

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 24 (1956)
Heft: 1

Artikel: Lettres à François
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-567557>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

J'acceptais sa présence comme un miracle. Je me demandais en moi-même en quoi j'en étais digne, je ne trouvais pas de réponse et par un effet de paradoxe, j'étais prêt à croire en l'autre grâce, la grâce spirituelle, celle des chrétiens que je refusais lorsqu'on voulait me l'imposer comme article de foi et que je devais bien accepter lorsque j'y voyais un témoignage tangible de l'amitié de Dieu.

Lettres à François

Fut un temps où un écrivain français, que goûtaient fort les filles, publia, à leur intention, une série de «Lettres à Françoise», un peu épicées, mais pas trop, apéritives, un peu grisantes, qui se refusaient à dire ce que le bon ton d'alors défendait que l'on dise, mais, chatouillant les sens, en donnaient une secrète envie.

On ne lit plus guère les «Lettres à Françoise» de Marcel Prévost. Le goût du poivre a remplacé le goût de l'ylang-ylang. Comme elles manquaient de profondeur, (aussi bien n'y prétendaient-elles pas, n'étant que titillations en surface pour petites âmes) elles ont passé comme la mode des boas de plume, des «pleureuses» et des manches à gigot, et nous n'y voyons aucun inconvénient.

Leur souvenir m'a suggéré d'écrire chaque mois une «Lettre à François», à l'intention du «Cercle», cette charmante petite revue de nos amis suisses, qui n'a pas besoin d'être pédante pour être courageuse et qui s'est voulue une manière de trait d'union entre les dévôts d'Eros et de Ganymède.

Trouvera-t-on à la lire le plaisir que j'aurai connu à l'écrire, un jour de chaque mois, à une heure de loisir? (Il est si plaisant d'imaginer, de créer l'image de ce que l'on aimerait tant voir!) Je n'en sais rien. Mais il m'a semblé qu'il était bien dans la ligne de l'uranisme que, périodiquement, à un François symbolique, l'un de nous, familièrement, joyeusement, adressât un message affectueux et compréhensif.

On parle beaucoup de nous, les androphiles, depuis quelque temps, au théâtre, dans les livres et dans les salons, avec de moins en moins de mystère, si avec une dose constante d'hypocrisie et de sottise. Convient-il que nous nous en réjouissions? J'ai beaucoup de peine à le croire. Nos tendresses particulières, exceptionnelles et précieuses, supportent mal, à mon sens, l'agora, les courants d'air des débats, des controverses publiques et contradictoires, le gros tirage, les feux de la rampe, l'exposé scientifique ou de prétendue philosophie. L'intense vibration dont ils témoignent, leur magnifique indifférence à la «fonction», aux usages, aux normes, à la décence et au codifié, leur divine simplicité, (je pense ici à Zeus et non à Jéhovah) font de nos amours des choses fragiles et délicates, offensées par le déballage.

Il en faut parler entre nous, entre initiés, ce pourquoi je prise fort le ton d'intimité du «Cercle».

Il en faut aussi parler joyeusement.

Beaucoup pensent qu'il est impossible de considérer notre amour comme un drame; il est pour moi la plus radieuse chose qui soit au monde, puisque communion totale entre «semblables» et non juxtaposition laborieuse de «contradictaires». L'union de l'homme et de la femme, fors sa fonction de perpétuer, m'a toujours paru une gageure, l'union de l'homme et de l'homme la promesse et la chance d'une exceptionnelle harmonie. C'est mon avis. Je ne l'impose pas. Je l'abrite.

Pourquoi vouloir convaincre ceux qui «n'en sont pas» et dès lors ne nous comprendront jamais? Il faut être dans une place pour mesurer les rigueurs d'un siège. Pourquoi batailler en pure perte? Pourquoi nous défendre d'exigences qui sont une faveur des dieux qu'il est inévitable que la masse, qui ne les abrite pas, ne les comprenne point? Nous avons beaucoup mieux à faire.

Je conjure mes frères en Eros de ne plus se casser la tête et d'être simples comme le fût Zeus quand il aperçut Ganymède.

Zeus errait, fatigué de sa gloire et du ciel et la fantaisie l'avait pris de vouloir survoler la terre. Il avait pris figure d'oiseau, du plus magnifique des oiseaux, comme il se doit.

Soudain, à la lisière d'une prairie, il aperçut un berger, beau comme la lumière, et nu, parce qu'il se préparait au bain. L'aigle Zeus, à cette vue, perdit licence de se mouvoir et donc plâna. Allait-il fondre? C'eût été grand dommage, pour «prendre», de mesurer le temps du premier éblouissement. Ganymède, interdit, suivait des yeux l'oiseau qui posait sur son corps l'ombre mouvante de ses ailes. Comme une pierre, soudain, l'oiseau tomba. Ganymède n'avait eu que le temps de se laisser choir sur l'herbe. (Même, aux dieux il n'est pas toujours loisible de ne pas se laisser emporter par certains transports.) Le berger perdit connaissance et, quand il reprit ses esprits, un édredon chaud, vivant, vibrant, le recouvrait, cependant que la rose de sa bouche était prise dans un bec attentif à ne pas la blesser

Puis ce fût l'envol et Ganymède ne vit bientôt plus son troupeau que comme blancs champignons éparpillés dans l'herbe verte. L'oiseau montait, montait. Les serres, qui faisaient entrer sa chair dans la plume chaude, communiquaient à son corps la vibration de plus en plus rapide de l'oiseau. Un irrésistible bonheur, crescendo, l'envahissait, qui s'emparait de tout son être. Ganymède gémissait de joie, d'une joie si vive qu'il s'y mêlait quelque douleur; de ses lèvres fusaient des plaintes (étaient-ce des plaintes ou les paroles d'un délire?) Et soudain il poussa un cri et sa semence barra le ciel telle une écharpe . . . On vit disparaître l'aigle dans l'empyrée portant sa proie comme une cape de brocard . . .

Je voudrais que mes amis soient simples et joyeux à la façon de Zeus et de Ganymède.

Jean.

Congrès international de l'ICSE - Paris 1955

Des circonstances indépendantes de notre volonté nous obligent à reporter au mois prochain la publication de la traduction française du compte-rendu de ce Congrès paru en langue allemande dans notre dernier numéro.

Réd.